

VELIBOR ČOLIĆ

**LE LIVRE
DES DÉPARTS**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SARAJEVO OMNIBUS, *roman*, 2012.

EDERLEZI, *roman*, 2014.

MANUEL D'EXIL (COMMENT RÉUSSIR SON EXIL EN TRENTE-CINQ
LEÇONS), *roman*, 2016.

Aux Éditions Gaïa

ARCHANGES, *roman*, 2008.

JÉSUS ET TITO, *roman*, 2010.

Aux Éditions Le Serpent à plumes

LES BOSNIAQUES, *récits*, 1994.

LA VIE FANTASMAGORIQUEMENT BRÈVE ET ÉTRANGE D'AMADEO
MODIGLIANI, *roman*, 1995.

CHRONIQUE DES OUBLIÉS, *nouvelles*, 1996.

MOTHER FUNKER, *roman*, 2001.

PERDIDO, *roman*, 2005.

LE LIVRE DES DÉPARTS

VELIBOR ČOLIĆ

LE LIVRE
DES DÉPARTS

roman

nrf

GALLIMARD

Page 9: Michel Foucault, Le courage de la vérité.
Le gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France, 1984,
«*Hautes Études*» © SEUIL / GALLIMARD, janvier 2009.

© Éditions Gallimard, 2020.

N'oubliez pas d'inventer votre vie.

MICHEL FOUCAULT

État des lieux

(DESCRIPTION ET DÉTAILS)

Je m'appelle Velibor Čolić, je suis réfugié politique et écrivain. Entre le ciel et la terre, j'occupe un espace de 107 kilos et de 195 centimètres. Je suis polyglotte. J'écris en deux langues, le français et le croate. Mais il me semble que maintenant j'ai un accent, même en écrivant. C'est ainsi. Ma frontière, c'est la langue ; mon exil, c'est mon accent. J'habite mon accent en France depuis vingt-six ans. Toute une vie, en fait. Et je me sens bien, tellement bien qu'il m'arrive souvent de penser : tiens, je suis français.

En 2008 la crise financière est arrivée et, avec elle, un regain de peur des étrangers. On a commencé à me dire que je n'étais pas français. Depuis, je m'accommode aussi bien que je peux de ce regard que l'on porte sur moi et je surveille les Bourses du monde entier. Rien n'arrive pour la première fois, tout est dans cette terrible répétition. Alors, je vis, je regarde et je note. Mon nom de famille sonne comme une excuse. Mon prénom aussi. Je suis apatride. Une chose est sûre : je suis le numéro 35030002019-13/06/1964, comme l'indique mon titre de séjour. Je suis réfugié politique. Je sais parler. Je sais aussi chanter, quand je veux – Georges Brassens et Adamo, *Tombe la neige*. Mon

nouveau pays a vieilli avec moi ; il est confortable maintenant, comme des chaussures de l'année dernière. Je suis presque comme tout le monde : effrayé devant la violence faite au nom de Dieu, perdu devant la triste Méditerranée devenue un cimetière bleu, attendri parfois devant l'humanité. Mon univers mental est constitué de signes et de gestes : apprendre et oublier à la fois. D'abord apprendre, puis oublier. Séparément. L'exil est bipolaire. L'exil est une balance aussi. Mesurer le poids métaphysique de nos gains et de nos pertes. Comparer sans cesse. Inventer en même temps son passé et son avenir. Échanger la citoyenneté pour un « statut ». « Voilà, jeune homme, vous avez maintenant votre statut ! » m'a dit la dame de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra). Et tout cela avec une voix claire et un visage grand ouvert et souriant. Comme si elle m'annonçait que j'allais devenir père. Il faut également bien doser et bien décortiquer la différence entre les mots « pays » et « patrie ». Entre la langue de l'enfance et celle de l'exil. Bien comprendre aussi, et gérer au mieux, nos émotions clandestines. Sans surprise, mon premier changement a concerné la langue. Parce qu'un réfugié ne parle pas, il vit une langue. La joie de sauver sa propre vie a vite été remplacée par la peur. Où suis-je ? Illettré et « sans voix », pauvre et sans papiers, je commençais ma quête de verticalité d'un homme debout par la langue. Pas à pas. Piège après piège. Une anecdote après l'autre. Au départ, j'avais probablement un petit avantage. Je suis un étranger « européen », invisible. Je suis étranger juste par mon incapacité à parler la belle langue française. Réduit, anéanti, retourné dans l'illettrisme. Et c'était effroyable. Un homme qui ne dit jamais rien, qui ne

sait rien, et qui est pauvre de surcroît, passe forcément pour un idiot. Une ombre.

*

Finalement, l'horizon s'est éclairci. Je suis devenu un homme qui peut parler, qui comprend et qui arrive, assez facilement, à se faire comprendre. Bingo ! Un mi-homme est devenu un *Homo erectus*, un vrai homme dressé, et un *Homo sapiens* par excellence. La verticalité retrouvée, comme une antichambre d'orgueil, de fierté et de courage. Une petite fenêtre entrouverte sur le monde. Mon deuxième changement s'est inscrit dans l'espace. La France est un grand pays fait de chambres basses, de couloirs étroits et d'ascenseurs impraticables. J'avais l'impression d'habiter un flipper, un monde dangereux et anguleux. Mille fois mordu par un coin de la table, cent fois cogné par une porte trop basse, j'hésitais. Rétrécir, échanger mon 1,95 mètre contre 1,75 mètre, la taille moyenne ici. Où me procurer une panoplie complète de gardien de but de hockey sur glace ? Finalement, le temps a adouci les angles. Maintenant, je me déplace comme tout le monde. Ou presque. Actuellement, je suis armé, je suis protégé par mes trois airbags. Le temps, l'espace et la langue. Vingt-six années d'exil, plusieurs milliers de kilomètres entre mon pays natal et ma nouvelle vie, ainsi que la langue française. Qui me protège, qui me dédouane de mes peurs et de mes douleurs.

*

L'exil exige. L'exil recommande de bien doser sa visibilité. Ne se faire remarquer que par les femmes, et non par la police. Tout un art. Devenir Monsieur Tout-le-monde, Monsieur Ordinaire. Adoucir ses gestes. Raser sa barbe. Changer de coiffure – abandonner celle de l'Europe de l'Est pour une autre plus décontractée, plus « libre », à l'occidentale. Ma transformation vestimentaire a duré plusieurs longues saisons. Hiver-printemps 1993-1994 : raccourcir progressivement les cheveux, ajouter un X supplémentaire au XL de mes chemises. Printemps-été 1994 : se débarrasser des chaussures en carton, aussi connues comme chaussures de cadavre et, en même temps, chasser les mots « vieux » et « usé » de mon vocabulaire. Les remplacer par le mot « vintage ». Automne-hiver 1994-1995 : mincir, mais pas devenir mince. Mentir, mais pas devenir menteur. Devenir définitivement un mannequin de seconde main. Et de la seconde chance. Cependant, le chemin de la normalisation mentale fut un peu plus long. De 1993 à nos jours : apprendre à dire merci et pardon, tout le temps, à tout le monde. C'est poli. En fait, c'est plus que poli, c'est normal. De 1993 à nos jours : apprendre le silence. Se déplacer sans faire de bruit, manger en silence, parler doucement, écrire poliment. De 1993 à nos jours : redessiner les frontières. Accepter la géopolitique comme destin. Les gens ne vous demandent pas qui vous êtes ou comment vous allez. Mais tout simplement d'où vous venez. Je répondais parfois : « Je ne viens pas, je suis resté ici. » Chercher, par tous les moyens possibles, la preuve que tu n'es pas une blague, une invention. Comme dans un rituel, noter et effacer les noms et les visages de tes chers défunts. Changer d'air et changer d'horizon.

Troquer tes souvenirs pour un nouveau destin ; irrémédiablement, changer l'eau de ton corps en vin. En côtes-du-rhône de préférence. Chaque matin, s'assurer que ta vie d'avant exil était bel et bien réelle. Dire, finalement, et non sans amertume, à Paris ou à Strasbourg, à Berlin ou à Amsterdam, mais aussi à Sarajevo et à Mostar : « Non, je ne suis pas d'ici. » Parce que l'exil, c'est rarement une question de présence. C'est, presque toujours, une addition d'ombres, une histoire d'absence.

Je travaille dans une médiathèque à Strasbourg. Je suis le CES, le contrat emploi solidarité. Je bosse quatre jours par semaine et je suis supposé être jeune et ambitieux. La grille de ma vie est simple : 8 h-12 h puis 14 h-18 h tous les jours sauf jeudi. Jeudi nous ouvrons l'après-midi de 14 h à 19 h. J'ai trente-six ans et je suis emploi jeune. L'homme à tout faire. Ranger des livres, des CD et des DVD, enregistrer les documents... Je m'investis aussi dans quelques missions bien particulières.

La première, la plus noble, s'intitule « Sauver Kafka ».

Le principe est simple. Les livres qui ne sortent pas sont pilonnés. Pour faire de la place aux autres livres. Alors avec ma carte de lecteur je gonfle les chiffres du bon vieux Franz.

Je prends *Le Château* par exemple et je l'enregistre puis je l'efface, je l'enregistre, je l'efface... L'après-midi je m'occupe de Thomas Mann, *La Mort à Venise*, et rebelote, entré, sorti, entré, sorti...

Entre deux sauvetages de mes classiques, je me balade dans la médiathèque, j'arrange les conflits entre les SDF et je sors fumer. Je travaille avec quinze femmes. Alors les

pauses café sont spectaculaires. Mes collègues sont divisées en trois groupes. Avec un sujet bien particulier pour chaque groupe :

- a) Noël,
- b) Pâques,
- c) enfants.

Parfois l'actualité s'en mêle et cela donne des sous-groupes avec leurs propres sous-sujets :

- a) le décès de Gilbert Bécaud,
- b) le décès de Charles Trenet,
- c) le non-décès de Mireille Mathieu,
- d) les décès de divers cousins, voisins, amis, parents.

Je passe pour un excentrique. Un ivrogne dispersé, un étranger mal logé, mal nourri, mal habillé et mal rasé.

— Écoute, plaisante notre directrice, soit tu portes la barbe, soit tu te rases. Comme ça, t'as l'air d'un clodo.

Je suis un pauvre. Et les habits d'un pauvre ne sont pas seulement modestes. Ses vestes et ses chemises, ses chaussures et pantalons portent la trace du décalage horaire.

En dehors des problèmes disons esthétiques, un pauvre est toujours soit en avance, soit en retard sur la saison. En été trop habillé et pas suffisamment en hiver.

Mon salaire maigrichon de CES s'évapore rapidement.

Dans l'ordre :

- a) loyer,
- b) nourriture,
- c) tabac,
- d) Claire.

Nous nous connaissons depuis plusieurs mois maintenant et j'accompagne Claire dans ses escapades nocturnes. Comme dans un rituel, chaque soir nous visitons les bars et

les boîtes alternatives. Nous buvons, nous discutons. Je participe, malgré moi, à des projets street art, land art, deejaying, clubbing, happening et painting. Je ne comprends rien, alors je me contente de trouver une bouteille et de me cacher derrière. En règle générale je me couche entre 3 et 4 heures du matin. Pour être devant la porte de la médiathèque à 8 heures.

— Vos yeux, m'a dit la directrice un matin, sont tout le temps rouges.

— Eh bien, j'ai répondu un peu gêné, j'ai de la conjonctivite. Mais je me soigne.

*

Ma vie bégaie. J'ai la sensation presque physique d'habiter un labyrinthe, de passer jour après jour par le même endroit. Je survole les choses. Je me sens tel un ange perdu dans la comptabilité d'un dieu distrait et malveillant. Peu de choses pour m'attacher à la terre. Alors je mâche mes jours sans saveur et je bois mes nuits sans couleur mécaniquement, tel un humanoïde. Même chez Claire je suis remplaçant. De mon banc de touche je vois défiler des artistes branchés du moment. Pendant une dizaine de jours, Claire est avec un certain Swan, artiste contemporain. Mince, cheveux longs, habillé à la mode, Swan est un jeune ivrogne tellement intelligent qu'il ne dit jamais rien. Il sirote son cocktail, il fume et profère ses trois mots (sur cinq disponibles) :

- a) Mouais, pour dire oui je suis d'accord,
- b) Mouaie, pour dire oui, oui je suis tout à fait d'accord,
- c) Moo, pour dire non.

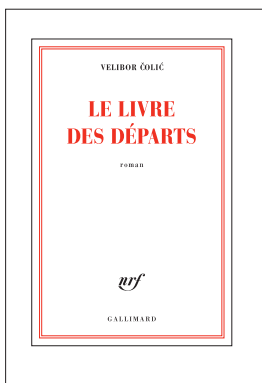
VELIBOR ČOLIĆ

Le livre des départs

« Je suis un migrant, un chien mille fois blessé qui sait explorer une ville. Je sors et je fais des cercles autour de mon immeuble. Je renifle les bars et les restaurants. »

Velibor Čolić, à travers le récit de son propre exil, nous fait partager le sentiment de dérégulation des migrants, et l'errance sans espoir de ceux qui ne trouveront jamais vraiment leur demeure. Il évoque avec ironie ses rapports avec les institutions, les administrations, les psychiatres, les écrivains, et bien sûr avec les femmes qui tiennent une grande place ici bien qu'elles aient plus souvent été source de désir ardent et frustré que de bonheur. Son récit est aussi un hommage à la langue française, à la fois déchirant et plein de fantaisie.

Velibor Čolić est né en 1964 en Bosnie et vit en France depuis 1992. Aux Éditions Gallimard, il a déjà publié Sarajevo omnibus, Ederlezi et Manuel d'exil (Comment réussir son exil en trente-cinq leçons).



Le livre des départs
Velibor Čolić

Cette édition électronique du livre
Le livre des départs de Velibor Čolić
a été réalisée le 19 décembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072878244 – Numéro d'édition : 361480).
Code Sodis : U30674 – ISBN : 9782072878251.
Numéro d'édition : 361481.